

L'HISTOIRE DES IDÉES ET DE LA VIE INTELLECTUELLE EN HONGRIE

Une douzaine de savants hongrois ont fondé à Budapest en 1921 la *Société Minerva* dans le but de cultiver l'histoire de la vie intellectuelle et spirituelle hongroise et de l'histoire des idées en Hongrie.

La revue *Minerva*, organe de cette société, se propose de publier des études d'histoire et de philosophie concernant l'évolution de la vie spirituelle en Hongrie. Elle tâchera d'éclaircir les phénomènes et les problèmes de l'histoire de la politique, de la littérature, des arts et des sciences hongroises surtout là où se manifestent le choc des idées, l'évolution des idéologies et la lutte des différentes conceptions philosophiques. Elle désire étudier de près les facteurs et les forces spirituelles communes à toutes les branches des sciences historiques hongroises. Cette revue met en relief la philosophie de l'histoire selon DILTHEY, et veut faire triompher une conception idéaliste dans ces études, en opposition à une conception positiviste et matérialiste.

Les savants hongrois ont subi de cruelles épreuves pendant et après la guerre. La situation des intellectuels dans les pays vaincus est assez précaire. Mais rien ne peut ébranler leur foi dans un avenir meilleur des conditions intellectuelles, leur persévérance au travail scientifique et leur idéalisme.

La revue *Minerva* en est la preuve. Nous allons rendre compte des principaux articles de la première année [1922] en insistant sur ceux qui sont en rapport avec nos études ¹.

1. Président : M. Zoltán Gombocz, professeur de linguistique hongroise à l'Université de Budapest ; vice-président : M. Bálint Hóman, professeur d'histoire hongroise à l'Université de Budapest, directeur général du Musée National Hongrois ; secrétaire : M. Tivadar Tarkemánn, professeur d'allemand à l'Université de Pécs. — Adresse du secrétaire : Pécs, Université. — La 1^{re} année (1922) de la revue *Minerva* a paru sur 364 pages ; la 2^e (1923) sur 215 pages.

Tivadar THIENEMANN : Le positivisme et les sciences historiques hongroises, pp. 1-28.

Après un coup d'œil jeté sur l'activité scientifique en Hongrie dans la période de 1870 à 1920, M. THIENEMANN critique l'insuffisance du positivisme, tout en reconnaissant l'utilité de ses apports, et esquisse le programme de la revue *Minerva* dont le but est la réhabilitation de l'idéalisme dans les sciences historiques.

Il y a à peu près cinquante ans que l'éminent historien hongrois Gyula PAULER a signalé le triomphe décisif du positivisme dans les sciences historiques (*Századok*, 1871). On se hâta de transformer les sciences historiques dans l'esprit des sciences exactes. On traduisit les œuvres de Buckle et de Draper et la découverte de la nouvelle méthode donna lieu aux plus grandes espérances. L'orgueil habituel à toutes les tendances rationnelles envahit les âmes et fit sourire les savants, satisfaits d'avoir trouvé la vanité de l'idéalisme suranné de Hegel. La foi idéale dans les valeurs spirituelles perdit toute sa force. On admira, au lieu des œuvres d'art et de la philosophie, les grands progrès industriels et techniques. L'intérêt scientifique se dirigea vers la nature et vers la société : les sciences typiques, et principalement en l'honneur de cette époque, furent les sciences naturelles et la sociologie.

On chercha à populariser la nouvelle sagesse : le Hongrois Ferenc MENTOVICH l'explique dans son étude : *Les doctrines du matérialisme de Moleschott-Vogt-Büchner*. On s'enthousiasma pour la biologie de Darwin. Büchner et Vogt donnèrent des conférences à Budapest.

Mais les symptômes de la réaction ne manquèrent pas non plus d'apparaître. Ágost GREGUSS, professeur d'esthétique à l'Université de Budapest s'efforça de dissiper un peu les illusions prétentieuses qui s'étaient si vite enracinées dans l'esprit contemporain. (*De l'influence du matérialisme*, 1872). Il prédit un avenir aride et attira l'attention sur le danger moral que court une nation par trop matérialiste. Sámuel BRASSAI, dans son testament littéraire (*La véritable philosophie positive*, 1895), ne paraît pas moins désolé que la science soit dépourvue de tout idéalisme.

Vers 1870, le représentant le plus marquant du positivisme conquiert les cœurs : Auguste COMTE. Gyula Pauler se plaint déjà que « l'esprit le plus universel soit resté presque inconnu en Hongrie ». Imitant l'agnosticisme de Comte, les savants hongrois bannirent l'imagination du domaine de la science. Selon la ferme conviction des historiens « avancés », l'unique devoir de l'histoire devait consister dans l'exposé empirique des données incontables, des documents authentiques, des faits collectionnés et classifiés avec une exactitude méticuleuse. L'avantage de ce travail est indéniable. Le passé reculé devint de plus en plus compréhensible et l'importance de la connaissance des sources a pénétré

pour toujours dans l'esprit du public. Grâce à la méthode nouvelle, la philologie évolua également. Mais le gain le plus important fut l'esprit d'objectivité, l'effort de rester impartial dans les travaux historiques. Cependant, conformément à ce principe, on finit par ignorer ce qui est organique dans le passé, afin de pouvoir mesurer et condenser dans un inventaire tous les matériaux. En histoire littéraire, cette tendance aboutit aux recherches concernant les thèmes, en un mot le côté matériel de l'œuvre littéraire. Les facteurs religieux et philosophiques furent exclus de l'historiographie, du moment que le positivisme les a toujours dénigrés. On prétendit, par contre, que le processus historique n'est autre chose que l'obéissance de l'humanité aux lois inexorables de la nature, et que partant, l'histoire est une science naturelle. La revue sociologique *Huszadik Század* (Le vingtième siècle) avait pour seul but de faire dominer ce système matérialiste. La linguistique passait également pour une science exacte, surtout la phonétique. L'histoire de la littérature ne jurait que par les théories positivistes de Taine, de Brunetière et d'Ernest Renan.

« La marque spéciale du positivisme, l'exclusion de l'imagination du domaine de la science » — voilà une des principales illusions de la vie scientifique du XIX^e siècle.

La *Minerva* suit une toute autre voie, celle de l'idéalisme.

« Nous ne voulons pas nous frayer de nouveaux passages — dit M. THIENEMANN — nous voulons simplement continuer quelques grandes initiatives interrompues. Il est inutile de justifier les fermes et grandes traditions qui ont préparé la résurrection de l'idéalisme après avoir dispersé les illusions des dernières années. Aujourd'hui, l'on voit plus clairement que jadis, que ce sont toujours les facteurs spirituels qui décident de la direction de l'histoire. La *Minerva* aura pour but de chercher l'image du passé de la Hongrie à travers les phénomènes spirituels, de faire ressortir l'unité des sciences historiques ; alors on verra dans le petit fait le reflet de l'ensemble, et dans les phénomènes isolés de la vie politique économique et scientifique l'histoire indivisible du passé de la Hongrie. »

Gyula KORNIS : **Un nouveau système philosophique.** *La philosophie de M. Ákos PAULER*, pp. 29-89. Cf. le compte-rendu de M. J. NAGY sur les études philosophiques en Hongrie, *La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1924 [t. II], pp. 172-183.

József NAGY : **Taine et Riedl**, pp. 90-92.

M. Nagy qui a écrit depuis la publication de cet article tout un livre sur TAINE, examine ici l'influence du grand critique français sur Frigyes RIEDL, professeur récemment décédé de l'Université

de Budapest, auteur de plusieurs essais de haute valeur, et qu'on désigne habituellement comme le plus fidèle disciple du grand essayiste français en Hongrie.

Frigyes RIEDL suivit les cours de Taine à Paris avec un enthousiasme attentif. Il avait son portrait dans son cabinet de travail. C'est également lui qui a suggéré à M. József Nagy l'idée d'écrire un essai sur Taine. Or dans les œuvres de Riedl, l'on trouve quelques passages qui semblent répercuter certaines conceptions de Taine. Il parle quelquefois des « lois littéraires » ; il expose des points de vue synthétiques pour établir les tendances des époques diverses dans les œuvres littéraires ; il explique ses théories au moyen d'analogies puisées dans l'histoire naturelle. Tout cela rappelle plus ou moins le maître spinoziste.

Mais si l'on étudie à fond les méthodes de Taine et celles de Riedl, une différence considérable saute aux yeux. L'intérêt de Taine pour le monde environnant était purement métaphysique, tandis que Riedl se comporte vis-à-vis de l'univers comme un critique amateur. Taine découvrit le *tout* dans le moindre phénomène ; pour lui, l'individuel s'est submergé dans l'universel. Quel contraste entre cette impassibilité savante et la susceptibilité de Riedl envers les plus infimes détails des différences individuelles ! Tandis qu'il étudiait l'évolution de la littérature hongroise, ce qui l'intéressait en premier lieu, ce n'étaient pas les causes étrangères, mais le surplus d'origine hongroise qui s'attachait à l'élément commun. Pour Riedl, tous les faits interprètent une activité spéciale de l'esprit. Selon le grand penseur français, l'esprit n'est que le « produit » de la race, du milieu et du moment ; selon Riedl, par contre, l'esprit est une vitalité toujours active qui réagit contre toutes les influences à sa façon.

Béla ZOLNAI : La linguistique et l'histoire des idées,
pp. 93-103.

L'auteur constate un grand rapprochement des études philologiques et historiques, et y voit une tendance vers une synthèse. C'est un signe de nos temps, car les savants les plus éloignés et de diverses nationalités entreprennent la même tâche et presque tous en même temps.

M. Émile SETÄLÄ, l'éminent linguiste finnois, par exemple, en établissant le programme d'une linguistique générale, parle des trois grands devoirs du linguiste moderne : la grammaire doit être 1° descriptive, 2° génétique (c'est-à-dire historique et comparée) et 3° émotionnelle. Cette dernière discipline « étudie la langue au point de vue de sa valeur émotive, de l'impression esthétique que produit sur nous la forme linguistique » (« linguistique » veut dire ici « stylistique »). M. Setälä étudie la langue et les productions du langage en tant que source de la civilisation.

Le langage est déjà lui-même un produit de la civilisation, mais il reflète en même temps la civilisation. La civilisation d'un groupe linguistique à un moment donné peut s'exprimer par le langage. (L'Ethnologie et son objet. *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XXIX, 3 b., p. 17).

M. ZOLNAI passe en revue les travaux de ce genre de MM. BALLY, SCHUCHARDT, KLUGE et BURDACH, puis analyse à l'aide de la nouvelle méthode et surtout au point de vue sémantique le mot hongrois *ember* (homme) depuis l'époque du plus ancien monument linguistique hongrois jusqu'à nos jours. Le contenu de cette expression a changé selon les diverses tendances et conceptions des siècles et chaque nuance reflète la particularité de la vie spirituelle contemporaine.

Le Comte Paul TELEKI publie (pp. 257-269) un intéressant article concernant la synthèse et le système des cours de géographie, élaborant un vaste programme et élargissant par là les cadres de cette discipline.

Gyula SZEKFÜ : **Les caractères spécifiques de la race hongroise à la lumière de l'histoire économique**, pp. 143-186 et 270-304.

L'auteur, prenant pour point de départ un chapitre de l'histoire économique de Hongrie, a écrit un essai psychologique de la race hongroise, remarquable par ses résultats, ses conclusions et inaugurant par là une nouvelle méthode dans ces sortes d'études.

Il étudie la *viticulture hongroise* des deux derniers siècles en exposant son histoire précise et richement documentée, et relève en même temps la caractéristique de la mentalité hongroise.

Son point de départ est la « Standorttheorie » de M. J. H. v. THÜNEN, selon laquelle la récolte dépend de quatre facteurs : de l'activité, de la qualité, de l'humus et des facteurs de culture.

Mais M. SZEKFÜ ne se contente pas de cette formule apparemment très exacte et pourtant insuffisante, et prouve, par son essai que les faits de l'histoire économique ne peuvent être expliqués uniquement par des faits matériels. Il faut aussi examiner l'influence des facteurs psychologiques. Il faut rapprocher l'histoire économique de l'histoire des idées. On ne doit jamais négliger les rapports de l'histoire économique avec les propriétés héréditaires de la race.

L'idée de la *race* consiste en une formation historique ; elle n'est pas une spécialité anatomique ou psychique, mais une *puissance formatrice* dont l'évolution change de siècle en siècle. Elle est assujettie par conséquent à l'influence de tous les facteurs

qui décident les actions humaines au cours de l'histoire. Ces facteurs sont : a) le milieu (climat, conditions géographiques, etc.); b) la société et la culture. Mais un changement racial ne peut se produire que sous une influence durable. En général, les changements physiques ne se produisent pas aussi facilement et aussi souvent que les variations mentales.

L'auteur entend donc par attributs raciaux les caractéristiques physiques et mentales qui distinguent des autres peuples certaines communautés d'une époque historique.

Au point de vue historique les attributs raciaux sont les qualités héréditaires d'un peuple ou d'une nation qui créent ce peuple ou cette nation à un certain moment historique, indépendamment des facteurs économiques, moraux et sociaux toujours variables.

Partant, on ne peut pas parler des attributs raciaux d'une communauté basée sur le droit privé ou public : des classes ou des corporations ; ce ne sont que les tribus, les peuples, les nations qui possèdent de telles caractéristiques.

Le rôle de ces attributs est conservateur. Cette stabilité cependant empêche le développement des capacités pour les changements. Un historien moderne ne peut se contenter de la conception, pourtant si complaisante, de la théorie socialiste-matérialiste, selon laquelle l'évolution historique a une marche ascendante ; l'historien qui compte avec les attributs raciaux ne s'enthousiasme pas facilement pour ce qu'on appelle *amélioration, progrès, civilisation*, mais tâche plutôt d'éclairer l'origine, les événements précurseurs, les facteurs créateurs du phénomène qu'on croit nouveau.

Ce scepticisme est nécessaire. L'éducation collective des masses, la presse, les ordres et les prohibitions d'origine administrative, les luttes et les contraintes économiques ne peuvent pas changer dans son essence la situation d'une culture nationale. Ces transformations extérieures ne sont pas à confondre avec le changement nommé par VIERKANDL « endogène ».

Les conditions de celui-ci sont : 1° la maturité de la constitution morale et spirituelle du peuple pour le changement ; 2° la nécessité du changement qui doit être *consciente* ; 3° l'initiative des grandes personnalités, car la foule ne tend jamais au changement ; 4° les événements extérieurs.

Si on veut poursuivre chaque phase d'une évolution dans l'histoire d'un peuple, on doit étudier surtout ses forces intérieures et celui qui entreprend une tâche de ce genre, ne doit limiter en aucune façon ses matériaux.

En ce qui concerne l'histoire de Hongrie, elle montre bien peu de changements. Les Hongrois se font gloire volontiers de la stabilité de leur constitution millénaire. Les éléments de cette stabilité sont inconnus encore, car on n'a pas assez étudié jusqu'à pré-

sent le caractère spécifique des Hongrois : leur *extrême résistance envers toute sorte de changements*.

Les Hongrois p. e. ne sont pas un peuple commerçant ; la constatation de ce fait est un lieu commun. Quelles sont les causes de ce fait ? Certes, la politique de Vienne, défavorable au commerce, est un des plus sérieux motifs. Mais la cause principale cette singulière indifférence ne peut être trouvée qu'à l'aide de recherches psychologiques.

M. SZEKFÜ, après avoir énuméré les branches industrielles préférées par les Hongrois, choisit l'étude de la viticulture hongroise pour en obtenir les résultats psychologiques caractérisant la race magyare. La viticulture comprend aussi l'œnologie et le commerce du vin et peut fournir des données précieuses et variées concernant la mentalité des viticulteurs.

L'auteur étudie d'abord les facteurs *extérieurs*, en premier lieu, le *terrain*. Il note que le vin fut en Hongrie avant tout un article de consommation intérieure, ce n'est que subsidiairement qu'il devint un article d'exportation. L'exportation, d'ailleurs, n'alla pas sans de graves inconvénients depuis toujours.

Ces inconvénients augmentèrent encore sous le règne de Marie-Thérèse, dont la politique douanière ne favorisait que les articles autrichiens. Par contre, elle a dirigé la production de la Hongrie de façon qu'elle pût nourrir la jeune industrie autrichienne sans en être la concurrente. Elle a tout fait p. e. pour qu'on pût vendre à l'étranger les vins aigres de l'Autriche et elle a interdit l'exportation du vin hongrois par Vienne. A la fin du xviii^e siècle l'exportation hongroise n'a pas encore dépassé l'importation. Le facteur naturel fut paralysé par les facteurs politiques et sociaux défavorables. Il s'agissait de produire des vins exceptionnellement bons pour pouvoir conquérir les marchés étrangers, malgré les droits de douane exorbitants. En outre, il fallait produire et livrer la marchandise sous une forme correspondant au goût des acheteurs étrangers.

Les Hongrois ont pensé enfin à sauver et à rétablir la réputation compromise du vin de Tokaj. Le panégyrique d'Antal SZIRMAJ en est une preuve curieuse. Les seigneurs hongrois, pour faire plaisir à leurs amis étrangers, leur envoyaient du vin de Tokaj. Quelques bouteilles de ce vin exquis étaient les seuls « *hungarica* » destinés à VOLTAIRE¹, KLOPSTOCK, HERDER et GÛETHE. Un journal hebdomadaire économique de Prague écrit en 1824 que la production du vin de Tokaj est tellement minime qu'elle ne suffirait même pas aux besoins d'un seul marchand de Vienne. Ces calomnies ont excité deux honnêtes bourgeois de Kassa à tel point qu'ils

1. Le Comte Jean Fekete (1740-1803), admirateur et correspondant de Voltaire, envoya à celui-ci à plusieurs reprises des fûts de vin de Tokaj que le patriarche de Ferney apprécia à sa juste valeur (*Œuvres complètes*, éd. Moland, vol. 45, pp. 413-4, vol. 46, p. 251.)

écrivirent en allemand tout un livre pour faire apprécier le vin fameux de Tokaj (Josef Mohl, A. G. Lasz gallner : *Das Tokajer Weingebirge und dessen Umgebungen, genannt Hegyalja*. Kaschau. 1828).

Le facteur *intérieur* ou *psychologique*, la négligence des intérêts propres furent la cause principale de la non-réussite du commerce de vin hongrois. Un pharmacien de Pétervárad, François SCHAMS, fut le premier à étudier cette question à la suite d'un concours organisé par le Comte SZÉCHENYI. Schams, dans son œuvre, souligne que l'obstacle à l'exportation consiste dans la manipulation irrationnelle et peu soignée des producteurs. Ils croient tous — dit-il — que l'essentiel, c'est la production d'une grande quantité, sans soucier de la qualité. Quant aux obstacles du système douanier, on aurait dû protester contre ses prescriptions défavorables à la Hongrie, mais la nature de l'âme hongroise n'était pas portée aux démarches énergiques. Le Hongrois de ce temps-là n'avait pas l'idée de tirer profit de ses produits. Il ne considère pas le vin comme un article de commerce. Il est en relation subjective, presque personnelle avec ses produits, il n'éprouve pas la nécessité de vendre son vin, au contraire, il veut le garder pour sa propre consommation. On retrouve cette singularité chez toutes les races qui ne sont pas douées d'un penchant au capitalisme, par exemples chez les Irlandais, en général les races celtiques, chez quelques races germaniques et surtout chez les Turcs.

Néanmoins, c'est une marque spécifique des Hongrois ; leur conduite au commencement du XIX^e siècle est la preuve de leur indifférence complète pour les affaires économiques.

Pendant la période de l'absolutisme (1849-1867), un émigré hongrois, Bertalan SZEMERE, ancien Président du Conseil des Ministres de la République hongroise de 1849, a fait plusieurs tentatives pour organiser l'exportation du vin hongrois en France, plus tard en Angleterre. Il a dû vaincre, aux prix de grandes lutttes, l'aversion innée des Hongrois pour le commerce ; il finit tout de même par apprendre les secrets techniques de l'exportation du vin.

En 1859, possesseur d'une recommandation de Cobden, il partit pour Londres avec une grande quantité de vin « collé » par lui-même. Mais il faillit échouer de nouveau, car dans les dépôts de douane à Londres, en déballant les bouteilles, il n'en trouva que 50 en bon état. Voilà un exemple du fait que le principe de la production pour le profit répugne à la mentalité hongroise, et des immenses obstacles qu'il faut vaincre, si le Hongrois veut réussir à l'étranger en qualité de négociant. — Les producteurs hongrois lui ont souvent envoyé des vins d'une qualité inférieure, sans se soucier des exigences des Anglais, qui n'acceptent jamais que les qualités les meilleures, et risquant ainsi de perdre la confiance des acheteurs.

Cependant, en 1850-60, avec l'amélioration du système douanier

au point de vue de l'exportation, la viticulture hongroise se développa mieux. Les vignobles de France et d'Espagne avaient été ravagés par des maladies ; le marché anglais fut contraint d'importer, au lieu de son *madère favori*, les vins plus légers du Rhin, mais en premier lieu, des vins hongrois.

Les *Bordászati Lapok* (Revue de la viticulture) se plaignent encore en 1858 de la méthode rudimentaire de la plupart des vigneron ; mais la situation s'améliore peu à peu. A l'époque suivante, après 1867, quelques grands seigneurs ou membres de la noblesse : Károly Kelety, le Comte István Keglevich, Ferenc Entz, Pál Somsich, Antal Gyürky, István Molnár, Jenő Gaal, le Comte Zselénzky s'efforcèrent, à l'exemple du grand Széchenyi, d'élever méthodiquement la viticulture hongroise à un niveau européen. Le gouvernement hongrois facilita leurs travaux.

Mais tous ces progrès et tentatives sont sporadiques ; le résultat, la statistique de l'exportation n'a pas beaucoup changé. Le travail sérieux et consciencieux de deux générations est resté insuffisant, et un profond découragement se manifeste à la fin du siècle. La revue précitée constate amèrement en 1910 : « Le vigneron hongrois espère la chance avec un optimisme exagéré ; de plus, il est entêté et il croit toujours que, ce qu'il fait *more patrio*, on ne peut pas le faire mieux. »

Pour terminer son intéressante étude, M. SZEKŰI retourne à la « Standorttheorie » et établit que le troisième facteur, négligé par THÜNEN, c'est-à-dire la mentalité, est le facteur essentiel. L'évolution de la production économique est influencée surtout par la mentalité des producteurs et des commerçants.

Pour analyser la mentalité d'une nation, rien n'est plus instructif que l'étude de son évolution économique.

M. SZEKŰI, rien que par l'étude de la viticulture hongroise, a pu énumérer et expliquer certains aspects caractéristiques de l'âme hongroise. Il a même constaté que certaines qualités et certains défauts sont si généraux en Hongrie qu'on peut les retrouver dans l'âme du riche propriétaire noble de la Hegyalja aussi bien que dans celle du paysan ignorant.

János Koszó : Fessler et la philosophie historique du romantisme allemand, pp. 305-316.

FESSLER (1756-1839), historien du XVIII^e siècle, célèbre par son *Histoire de Hongrie*, écrite en allemand ¹, a exercé une influence très notable sur les historiographes et les poètes hongrois. En effet il avait composé son œuvre dans un style plutôt poétique que scientifique, ce qui était fort à la mode de son temps. Non seule-

1. *Die Geschichte der Ungern, und ihrer Landsassen*. Leipzig, 1812-1825.

ment les poètes romantiques, mais même ceux de la tendance populaire au début du XIX^e siècle, ont utilisé ses récits colorés et pleins d'enthousiasme.

M. Koszó analyse avec beaucoup d'érudition et de finesse cette méthode historique peu exacte, propagée surtout par le romantisme allemand, et nous fournit plusieurs révélations intéressantes sur l'influence de Herder, Schelling et Hegel en Hongrie.

Béla PUKÁNSZKY : **Dispute sur Hegel en Hongrie**, pp. 316-341.

Cet essai présente un tableau des luttes des partisans et des adversaires de Hegel en Hongrie. Quelques théologiens protestants se vouèrent passionnément à la propagation ou à la réfutation des idées de Hegel. M. PUKÁNSZKY donne les détails de cette grande dispute ; il esquisse les idées de cette école éclectique qui rêvait de créer une philosophie hongroise et nationale, ainsi que l'ont fait tous les savants et poètes du romantisme. Ce rêve ne put se réaliser, car cette philosophie n'était qu'un article d'importation. Malgré tous les efforts des éclectiques : Sámuel KÖTELES, Sándor HETÉNYI et Gusztáv SZONTÁGH qui essayaient de construire cette philosophie nationale sur la base de la doctrine de KRUG (« je suis actif et je cherche l'harmonie dans toutes mes activités »), cette tendance ne représenta qu'une digue peu efficace contre les flots puissants de l'idéalisme hégélien.

Alors SZONTÁGH et d'autres attaquent ces écrivains en leur reprochant de négliger les philosophes français et anglais et de ne se soucier que des penseurs allemands. Les adversaires de HEGEL blâment de plus en plus l'esprit obscur et le style prolix du maître. Une controverse s'engage entre deux professeurs de théologie : József VECSEY et Lajos TÁRCZY. János WARGA fait la chronique de cette bataille intellectuelle (*Figyelmező* 1837). En voulant défendre Hegel, il contribue à son échec en Hongrie par ses articles embrouillés et confus. VECSEY publie un questionnaire au sujet de quelques points douteux de la philosophie hégélienne, questionnaire auquel arrivent une foule de réponses. Ensuite, M. Pukánszky expose la deuxième phase de la dispute : l'antagonisme entre József ERDÉLYI, le premier historien de la philosophie en Hongrie et Gusztáv SZONTÁGH. Remarquons que la dispute sur Hegel n'a commencé en Hongrie que vers la fin d'une querelle analogue en Allemagne.

János HORVÁTH : **Une théorie de l'histoire littéraire**, pp. 817-207.

Toute histoire de la littérature est une tentative de synthèse. La synthèse ne peut se former qu'à l'aide d'un principe fondamental qui unit les matériaux. Dans toutes les histoires de littérature hongroise ce principe consiste dans la définition de l'idée de littérature. Si nous énumérons toutes les tentatives de préciser la notion de la littérature aux diverses époques, nous découvrons en même temps toutes les étapes de l'évolution littéraire. Ainsi, selon le plus ancien historien de la littérature hongroise, Pál WAL-LASZKY (1875), tous les œuvres écrites par des habitants de la Hongrie (y compris la Transylvanie, la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie et la Moldavie), œuvres écrites en n'importe quelle langue, forment la littérature hongroise.

Sámuel PÁPAY (1808) restreint ces vastes cadres en excluant de la littérature hongroises les œuvres écrites en langues étrangères, y compris le latin.

Ferenc TOLDY (1805-1875) ne considère comme littéraires que les œuvres manifestant l'esprit national.

Zsolt BEÖTHY (1848-1923) enfin opère une dernière sélection : la littérature hongroise est composée d'œuvres qui expriment l'esprit national dans une *forme artistique*.

Toutes ces restrictions successives ne sont pas les inventions arbitraires de nos historiens de la littérature. Tous ces points de vue marquent un degré de l'évolution. Chacun de ces historiens contemple le passé à l'aide de la conception littéraire de sa propre époque.

L'idée de la littérature n'est pas constante ; dès lors elle ne peut représenter le principe organisateur d'une synthèse destinée à coordonner tous les matériaux historiques de la littérature.

Rejetant ce principe arbitraire, et tous les autres systèmes semblables, même la synthèse de Beöthy qui repose sur celle de Taine, M. HORVÁTH désigne *l'évolution* comme une doctrine permettant une vue d'ensemble et une déduction chronologique, constituant un système et la vérité objective en même temps.

On ne peut pas déterminer la littérature par un axiome, car c'est une idée soumise aux changements. Mais nous en pouvons désigner les facteurs constants et définitifs. L'essence constante et immuable de la littérature, c'est la relation spirituelle entre écrivains et lecteurs par l'intermédiaire des œuvres écrites.

Une objection surgit aussitôt : la tradition orale, la poésie populaire, ne fait-elle pas partie de la littérature ? Puisque ces œuvres constituent un bien commun que chacun peut modifier et varier, elles ne sont à proprement parler littéraires qu'au moment où quelqu'un les fixe par l'écriture.

Puis, il y a des œuvres que personne n'a encore lues. Ces œuvres détruites ou inconnues ne peuvent guère figurer dans la littérature. Par contre, les œuvres longtemps latentes, l'histoire de leur succès posthume, certaines falsifications même doivent jouer un rôle dans l'histoire de la littérature, car l'idée de la littérature suppose toujours également un public.

Quels sont les facteurs variables de la littérature ? Tout d'abord les facteurs techniques.

Les moyens de publication depuis l'époque des manuscrits jusqu'à nos jours dénotent une longue évolution. Le degré de perfection des moyens techniques détermine la vie littéraire d'un endroit ou d'une époque et doit être traité dans l'histoire de la littérature. Très importante est en outre la connaissance de la formation des cénacles et les écoles littéraires et celle du public. Ils sont changeants, instables, dépendant de toutes les modifications de la vie spirituelle de leur époque.

Les interprètes de tous ces changements et de l'évolution sont les œuvres. Le total de toutes les œuvres littéraires d'une époque, dont l'actualité est reconnue par la vie littéraire, constitue la tradition littéraire de cette époque. Elle est changeante également : toutes les époques changent d'opinion sur la littérature qui leur est antérieure.

Les initiatives des grands talents trouvent leurs imitateurs, certaines formes signifient un héritage précieux et deviennent plus tard surannées ; l'exercice littéraire crée certaines acquisitions. Parmi celles-ci c'est la langue littéraire qui représente la plus grande valeur. Tels sont aussi les genres : formes nouvelles, méthodes nouvelles de la versification, etc.

Le résultat collectif de ces trois facteurs (vie littéraire ; participants ; intermédiaires) est la mentalité commune qui se forme au-dessus des inégalités individuelles et en réaction contre elles, et qui crée l'homogénéité des écrivains et des lecteurs au point de vue littéraire. Cette mentalité est d'une part le résultat actuel du passé littéraire, de l'autre un penchant héréditaire : le goût littéraire. Les différences et l'antagonisme des goûts littéraires sont la cause des combats spirituels qui divisent les diverses époques.

Le devoir de l'histoire de la littérature est de comprendre et d'interpréter ces changements. L'historien peut s'adresser à la critique contemporaine, peut compulser les données statistiques des bibliothèques, des éditeurs et des librairies, mais le plus sûr moyen d'établir le goût littéraire, c'est l'étude du style. Le style est une propriété collective et fixe au point de vue historique, le résultat commun de l'évolution de tous les facteurs de la littérature. Un autre phénomène de la mentalité commune, c'est qu'elle est consciente. La littérature consciente se contemple elle-même. Deux questions se posent : l'une concerne son étendue, l'autre le degré de cette faculté. Tout ce qu'une époque considère comme matériaux, des œuvres actuelles et de l'héritage du passé,

détermine la notion littéraire. L'émanation la plus indépendante de la conscience littéraire est la critique et l'histoire de la littérature.

Alexandre ECKHARDT : **Rose-croix hongrois**, pp. 208-223.

Cet article nous initie aux mystères de Vienne sous le règne de Marie-Thérèse. En partant de l'histoire d'un garde de corps hongrois : Alexandre BÁRÓCZI il montre l'activité des sociétés secrètes s'occupant d'alchimie et de magie qui se sont répandues en marge de la franc-maçonnerie à Vienne. Les initiés hongrois ont naturellement fondé des associations pareilles dans plusieurs villes hongroises, à Kassa, à Miskolc, etc.

BÁRÓCZI s'est occupé pendant toute sa vie solitaire de littérature occulte. Il a traduit le roman alchimique de M^{me} GUT, c'est-à-dire BEAUMONT (la polygraphe M^{me} Leprince de Beaumont) : *L'Adepté moderne ou le vrai secret des francs-maçons*, en 1810. Il a beaucoup feuilleté *l'Histoire de la philosophie hermétique* de LENGLET DU FRESNOY, comme le témoigne la préface de cette traduction.

Tivadar THIENEMANN : **Les premières traces de la libre pensée dans la Hongrie médiévale**, pp. 223-240.

L'auteur expose d'abord l'unité spirituelle du moyen-âge hongrois, puis prouve à l'aide de plusieurs passages tirés de vieux manuscrits hongrois que les premiers Hongrois qui ont transformé l'atmosphère homogène du moyen-âge par leurs pensées négatives, apparaissent dès le xv^e siècle.

La traduction hongroise de la légende de S^{te} Catherine par exemple contient une argumentation, d'origine arianiste peut-être, qui nie la Rédemption, la divinité du Christ et l'Immaculée Conception. Cette forme de la dispute entre des philosophes païens et S^{te} Catherine ne se trouve point dans les modèles étrangers de la légende.

Un autre trait caractéristique, c'est la confrontation de Platon et d'Aristote. Les savants païens s'appuient sur l'autorité d'Aristote. S^{te} Catherine les convainc par quelques paroles de Platon. Il y a en outre beaucoup d'éléments astrologiques dans la traduction hongroise, ce qui était également considéré comme tout à fait hérétique. M. Thienemann traduit ensuite le récit d'un dominicain allemand : Jean NIDER (*Myrmecia bonorum sive Formicaria* 1426) racontant l'histoire d'un moine hérétique hongrois que les autorités ecclésiastiques ne purent convertir qu'avec beaucoup de peine et de menaces. Ce moine était moniste aussi bien que l'auteur de la légende de S^{te} Catherine.

Béla PUKÁNSZKY: Schopenhauer et la poésie lyrique hongroise de la fin du XIX^e siècle, pp. 241-251.

Un des plus intéressants chapitres de l'idéalisme hongrois est constitué par l'œuvre de trois poètes influencés par Schopenhauer : János VAJDA, Gyula REVICZKY et Jenő KOMJÁTHY. Malgré les divergences individuelles leur poésie a un trait commun : elle est l'apologie de l'idéalisme à un moment où le triomphe du matérialisme et du positivisme était incontestable. Vajda (1827-1871) proteste contre le matérialisme de l'esprit public ; Reviczky (1855-1889) contre celui qui visait à détruire la religion ; Komjáthy (1858-1895) contre la science et l'art matérialistes. Vajda est le plus pessimiste des trois ; l'idée de la disparition, du néant ne peut le consoler, car ne pouvant se représenter le Nirvâna, il craint que l'anéantissement complet, le repos éternel tant désiré ne soit qu'une illusion. — Reviczky balance entre l'éthique de Schopenhauer et le catholicisme. Il identifie l'idée de la compassion avec l'ascétisme catholique. — La poésie de Komjáthy est la profession de foi d'un prophète qui s'éloigne du morne pessimisme de son maître. M. Pukánszky analyse également les éléments panthéistes de sa poésie ainsi que sa tendance individualiste (influence de Nietzsche).

ERZSÉBET MATTYASOVSKY.

(Genève)
